Jean-Christophe Rufin, le docteur de Musongati

Paris Match, 06 juillet 2014 MÉDECIN BLANC, COEUR NOIR Académicien, ambassadeur, couvert d'honneurs, reste avant tout un médecin. Depuis plusieurs mois, retour aux sources au Burundi. Sur les bords du lac Tanganyika, le 10 novembre 1871, lorsque le -reporter Henry Stanley, au terme d'un long périple, retrouva David -Livingstone, missionnaire écossais porté disparu depuis cinq ans alors qu'il recherchait les sources du Nil, il lui adressa une phrase passée à la postérité : «â€‰Dr. Livingstone, I presume. » Près d'un siècle et demi plus tard, ape phares le colosse blanc campé au milieu de la piste, dans ce village burundais perdu à quelques dizaines de kilomètres seulement du site de l'historique rencontre, on est tenté de le saluer sur le même mode : «â€‰Dr Rufin, je suppo [PhotoÂ: Au chevet de Fiston, un petit garçon de 4 ans grièvement brûIé aux jambes par la chute d'une bassine d'eau bouillante.]

Mais Jean-Christophe Rufin n'est ni David Livingstone ni Albert Schweitzer. Il a beau aimer l'Afrique et les Africains, le prosélytisme religieux du premier et le paternalisme du second lui sont étrangers. Et si depuis des mois son portable sonne aux abonnés absents, si les e-mails qu'on lui adresse demeurent sans réponse, ce n'est pas en raison d' mystérieuse quÃate des commencements, mais d'un -retour aux sources. «â€‰Depuis plusieurs -années, j'exer métiers qui n'étaient pas les miens. J'ai dirigé des ONG, j'ai été ambassadeur, journaliste… J'ai fi que ma place était sur le terrain, avec ma blouse blanche. Je suis et demeure médecin. Je courais vers la nouveauté, par défi ; aujourd'hui, j'aspire à revenir aux fondamentaux. » "LE MÉDECIN BLANC" Pour rejoindre le musungu », Îe «â€‰médecin blanc », comme on le surnomme ici en swahili, il faut quitter Bujumbura et escala de crête qui sépare les bassins du Congo et du Nil, à 2 600 mètres d'altitude. Profitant de l'aubaine d'un moindre peine, des cyclistes clandestins s'arriment à la roue de secours du 4 x 4, pour mieux -dévaler ensuite la pente en sens inverse, leurs vieux clous chargés d'un amoncellement précaire de régimes de bananes. Juchés sur de lou vélos «â€‰made in China », ces intrépides fournissent un contingent non négligeable de graves fractures que tr Rufin. Le col franchi, on bascule vers un paysage d'eden, plateaux en étages forés de -rivières dont les berges sont plantées de cultures maraîchÃ"res. Au détour d'un -virage, une piste insoupçonnable mÃ"ne, au terme de 17 kilomÃ"tres de cahots, au village de Musongati. C'est lÃ, non loin de la frontiÃ"re tanzanienne, que s'est installé le P Goncourt, ancien ambassadeur et académicien, dans un couvent de sÅ"urs carmélites apostoliques qui gÃ"rent l'hà pi «â€‰II m'a appelé en début d'année en me faisant part de son désir de renouer avec la blouse blancheâ€% Bujumbura son ami Guy de Battista, ancien-militaire rencontré dans les années 1990 à Sarajevo. Â≪ J'ai demai Jean-Christophe s'il n'était pas plus simple de s'adresser à des ONG, qu'il connaît bien pour en avoir co m'a répondu qu'il ne voulait pas de mission exploratoire, de rapport que personne ne lirait, mais d'un retour Ã comme généraliste. J'ai contacté les sÅ"urs, qui ont accepté d'emblée. » Logé dans une chambre ch d'un lit trop étriqué pour coucher son 1,87 mà tre et d'un bureau spartiate sur lequel il prépare, le soir, son disco réception de Dominique Bona à l'Académie française en octobre, cet insomniaque assumé se réjouit d'une e monacale ponctuée par les offices, des laudes aux vêpres. Â≪ Cela me rappelle ma traversée vers Compostelle. Jâ€ ce genre de retraite, le silence, l'expérience existentielle de la solitude, la vie rythmée par l'écoulement des heu entretient avec les sÅ"urs des rapports non dépourvus d'humour, en dépit de certaines incompréhensions. Comme ce où, ayant ramené de France une rare bouteille de bordeaux, il a assisté, impuissant, à une dégustation du précieux breuvage accompagné de Fanta. Mais ce qui lui procure «â€‰un plaisir fou », c'est d'avoir renoué avec lâ médecine. Â≪ II y a des choses, qu'on absorbe à certains moments de la vie, qui deviennent constitutives de soi. C cas avec la médecine : j'en retrouve les réflexes, les raisonnements, une manià re d'approcher les gens.  SURGIT II a beau avoir une spécialité, la neurologie, il n'a jamais été à l'aise avec la sophistication tout occid son art. Ce qu'il affectionne, c'est regarder, toucher, écouter. A l'hà pital de Musongati, cette médecine empre d'humanisme prévaut. «â€‰J'ai commencé par observer les praticiens burundais. Trà s bien formés, rigoureu nos traditions, la plupart de leurs professeurs ayant étudi© en France. C'est une médecine efficace, basée sur l' clinique, car ils n'ont pas les moyens de pratiquer beaucoup d'analyses complémentaires. » A l'exception et de quelques accidents vasculaires, il n'a guÃ"re l'occasion d'exercer la neurologie. Le lot commun, Ã Musonga les maladies infectieuses et parasitaires, le paludisme, la -tuberculose, les hépatites et le sida : 120 patients sont ici sous antirétroviraux. «â€‰Jean-Christophe a le contact facile avec les malades, explique Landry, un des trois médecins burundais. Il a un don particulier pour dédramatiser la situation face aux patients infectieux. » Comme avec Gratien et Luc, 70 et 68 ans, deux compà res tuberculeux aux radios des poumons «â€‰historiques », qui ne parviennent pas Ã cracher depuis leur hospitalisation. Pour recueillir les précieux bacilles de Koch, Jean-Christophe a donc organisé un concours de crachats, avec un poulet en guise de gros lot. La stratégie s'est révélée payante. Depuis son arrivée disparaître plusieurs malades. Le dernier en date était un petit garçon, amené avec un ventre énorme, des Å"dÔmes aux membres inférieurs, qui a succombé dans la nuit à une septicémie. Il lui a fallu se mettre à distance, comme lors de ses premiÃ"res gardes d'interne à l'hÃ′pital Rothschild. «â€‰Le deuil n'est pas plus facile ici qu'en Europe dans l'ordre de la vie. Il y a, chez nous, une intolérance totale à la souffrance et à la mort, perçue comme une injustic suprême. Ceux que je vois s'éteindre ont eu une existence proche de la terre. Pour eux, mourir c'est retourner à c terre qu'ils ont tant travaillée. » C'est avec le mÃame naturel que surgit la vie. A Musongati, les naissances s nombreuses. «â€‰Le début de l'automne correspond à la saison des amours. Alors, en ce moment, nous avons jusq bébés par jour », s'amuse sÅ"ur Yvonne qui gÔre l'hÃ′pital. Le «â€‰docteur blanc » s'est app de s'émerveiller de ses découvertes. Comme avec Eudes, une jeune femme venue consulter pour un retard de rèales de huit jours, qui se révÃ"le enceinte de 8 mois. «â€‰Hier, explique-t-il, j'ai reçu une mÃ"re qui arrivait de sa campa aprà s avoir accouché. Le placenta était toujours en place. A l'échographie, j'ai découvert un second bébéá

s'agit de prématurés, nous avons décidé de le laisser "maturer― quelques jours. Résultat : cette femme

accoucher de jumeaux nés avec plusieurs jours d'écart ! » IL EST VENU S'ENQUÉRIR D'UNE AUTRE V Christophe Rufin aime ces gens, leurs vertus sublimées par la précarité de leurs destinées. Il les aime aussi parce guâ€ constituent le meilleur remà de à la fatale incuriosité qu'engendre une existence déjà meublée, dans ses moindres recoins, par les contingences de ses multiples activités. «â€‰J〙avais besoin de réintroduire la vie. C'est peut-Ãat des 60 ans qui m'a ébranlé, mais j'ai une peur panique de la routine. J'écris des livres qui marchent trÃ"s bi invité partout pour en parler, j'occupe des fonctions honorifiques, ex-ambassadeur, l'Académie, et tout cela me ter J'éprouve le besoin de fuir la notoriété et l'encroûtement, dont je ressens la menace physique. Quand tu ne vis tu n'écris plus rien. Pour moi, l'écriture n'est pas un métier, mais un sous-produit de la vie. » Il a vis-Ã une attitude ambivalente, illustrée dans son dernier livre, «â€‰Le collier rouge ». Il en a écrit la trame en dix jours d'une anecdote qu'avait coutume de raconter avec talent notre ami commun, le photographe Benoit Gysembergh  l'histoire de son grand-pà re, revenu en héros de la guerre de 14, emprisonné pour avoir accroché au collier de son chien l'insigne de la Légion d'honneur qu'on venait de lui remettre. «â€‰Cet épisode m'a d'emblÃ dualité qui fait écho en moi : accepter ou non les honneurs. Je n'aime pas la position d'homme arrivé et, en je suscite et reçois ces marques d'estime. » L'écrivain ne fait pas mystÃ"re des origines de cette quête de reconnaissance. à «â€‰Je continue de me dire que cela ferait plaisir à ma mà re.†Â» Celle-ci, Denise, -divorcé e à un où cela ne se faisait pas, paya son audace au prix fort. «â€‰Issue d'un milieu favorisé, elle a longtemps vécu sans Paris. Petite -secrétaire, elle est devenue, Ã force de travail, directrice de la communication dans une grande banque. Mais elle est morte à 57 ans d'avoir passé sa vie à faire ses preuves. » A tout juste 62 ans. celui qui s'e perçu comme un enfant déclassé sait qu'il n'est pas seulement venu chercher au Burundi l'empathie qui com cette insuffisance chronique de l'âme que chacun porte en soi. Dans ce minuscule pays, longtemps sujet aux massacres fratricides et devenu «â€‰l'illustration que l'Afrique n'est pas ce continent immobile condamné Ã «â€‰muganga musungu » est venu s'enquérir d'une autre vérité. La preuve, pour cet éternel inquiet, réconcilié avec le monde et avec lui-mÃame. Si vous voulez aider les patients de l'hÃ′pital de Musongati, contactez l'association

info@musongati.chDE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL AU BURUNDI MICHEL PEYRARD